

carto

Robert Vitton
[REDACTED]
Le Diseur
ballade

n23

Le chasseur abstrait éditeur



Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com

chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-329-6

EAN : 9782355543296

Dépôt Légal : juillet 2015

Copyrights :

© 2015 Le chasseur abstrait éditeur

carto



corto

Robert Vitton
[REDACTED]
Le Diseur
ballade

n23

Le chasseur abstrait éditeur

L'entente est au diseur. Vous dites :
C'est lui qui sait le moins le fond
De ce qu'il dit. Muse érudite,
Occupez-vous de vos chiffons !

J'en aurai dit de ma cabane,
De mon moulin, de mon donjon,
De mon rafirot couvert de bannes,
De ma haute tour aux pigeons...

J'en aurai dit tout d'une tire
En revenant à mes moutons,
À mes mirobolants martyres,
À ma forteresse, à tâtons.

J'en aurai dit par échappées
De mes friches, de mes labours,
De mes marches, de mes lippées,
De mes villes, de mes faubourgs...

J'ai dit tout ce qui m'émerveille,
Tout ce qui me mène à mentir,
J'ai dit les lubies de mes veilles,
Ma peur de rester, de partir.

Dirai-je toutes mes cocagnes,
Mes soûleries, mes balthazars,
Ce que j'engoule avec mes cagnes,
Mes destins, mes sorts, mes hasards ?

J'ai dit, de la bonne manière,
Mes soucis, mes joyeusetés ;
J'ai dit, du fond de ma tanière,
Ce que je crois avoir été.

J'ai dit tout ce qui me tracasse,
Tous mes chagrins dans des chansons,
Tout ce qui passe, lasse, casse.
J'aurai tout dit à ma façon.

Ai-je dit tout ce qui m'emballe,
Tout ce qui me met hors de moi,
Dit, à tous ces rimeurs de balle,
Mes doux, mes doucereux émois ?

J'ai dit tout ce qui m'estomaque,
J'ai dit ce sang d'encre exsudé
Sous mon armure d'hoplomaque.
À vous le crachoir et le dé !

J'ai dit tout ce qui m'ensorcelle
Et m'esprite ni plus ni moins.
Le vieux tourneur de manivelle
De mon quartier en est témoin.

Il m'en a fallu des volumes
Pour mettre mon domaine à nu,
Des tourbillons, des tours de plume
Pour me narrer par le menu.

J'ai dit tout ce qui me chicane
—Ce sont souvent de petits riens—,
J'ai dit presque tous mes arcanes
Pour le plaisir des grammairiens.

J'ai dit tout ce qui me torture,
Tout ce qui me met sens dessus
Dessous, tout ce qui m'aventure,
Tout ce qui passe inaperçu.

J'ai dit tout ce que je pardonne,
Ce que je trimbale au tombeau,
Ce que j'enfouis, ce que je donne,
Ce que je ponds de bon, de beau.

J'aurai tout dit sur mes rencontres,
Sur mes canevas à broder,
Tout sur mes pour, tout sur mes contre,
Sur mes désirs de procéder.

J'aurai dit tout ce que j'endure :
Les soifs, les faims, les chauds, les froids,
Les mortes-saisons qui me durent
Sur des routes de cris, de croix.

J'ai dit mes troublantes escales
– docks, culs-de-sac, turnes, bouis-bouis –,
Mes traversées à fond de cale
Dans le tapage et le cambouis.

J'ai dit tout ce qui m'interloque,
Tout ce qui me laisse pantois,
Les voix, les vers que je disloque,
Mes escapades sur les toits...

J'ai dit tout ce que je machine,
Des machins, des trucs, des engins,
Les faix qui me courbent l'échine,
Mais qui me donnent du gingin.

J'ai dit tout ce que je picore,
Que je grapille allègrement.
Mais qu'aurais-je dû dire encore ?
Qu'aurais-je pu dire autrement ?

J'ai dit tout ce qui me dépense,
Ce qui me pèse sur les reins,
Ce qui me retourne la panse,
Ce qui détourne mes entrains.

Je dis : Merde ! Peau de ballotte !
Taisez vos gueules, là-dedans !
Remballez votre camelote !
Servez à d'autres vos godants !

J'ai dit, je dis : Ni dieu ni maître !
Camarades, levons le poing !
Qu'ils aillent tous se faire mettre !
Litote, je ne te hais point !

Je dis : C'est la lutte finale !
Aux barricades, citoyens !
Rappliquons-nous dans les annales,
La fin justifie les moyens !

J'ai dit deux ou trois burles d'elles,
J'ai dit deux ou trois burles d'eux,
Les gardes de mes citadelles,
Les camerluches cafardeux.

Je dis les chants de ma Provence,
Ses hargnes, ses grandes douleurs,
Ses heurts, ses refus, ses avances,
Mais je n'en vois plus les couleurs.

N'ai-je pas dit de page en page
Ses farandoles, ses accents,
Ses coteaux tachés de cépages,
Ses cieux noirs, ses ciels rougissants ?

N'ai-je pas dit –là je me vante–
Ses troubadours et ce Rambaud
Qui me fit don de ses sirventes ?
Il est l'un de mes fiers flambeaux.

Je redis –là je me régale–
L'anis, la figue, le banon,
La chanson rauque des cigales,
La bouillabaisse au cabanon...

J'ai dit ses morts à la lavande,
Imbibés d'huile et frottés d'ail
Qui se contentaient de buvande
Et blaguaient la Damote au dail.

J'ai dit, en verve félibrique,
Les quatre cents coups du mistral ;
Redit les marques de fabrique
De ses fantastiques chorals.

Je dis la scie des lessivières
Et les cadences des tapoirs ;
Je me noyais dans la rivière,
Saisi de mon beau désespoir.

J'ai tout dit sur mes paysages,
Sur mon pays, sur mes endroits,
Tout sur mes outils hors d'usage,
Tout sur mes pénibles charrois.

C'est là, m'man, que j'ai voulu naître,
Et c'est là, m'man, que je suis né.
Le linge s'effile aux fenêtres
Et les géraniums sont fanés.

J'ai dit ce que les autres disent,
C'est-à-dire rien de saillant ;
J'aurai fardé ma marchandise
Comme un vulgaire détaillant.

J'ai dit mes jours qui se ressemblent,
Mes jours avec et mes jours sans,
Mes jours barbouillés qui me semblent
Des jours à feu, des jours à sang.

J'ai dit tout ce qui nous sépare :
Les monts, les mers, les morts, les maux,
Les temps cassés que je répare,
Les jeux de mains, les jeux de mots...

J'ai dit tout ce qui nous rassemble :
Les joies, les effrois, les dangers...
Tout ce qui nous accorde ensemble :
Les airs à boire et à manger.

J'ai dit tout ce qui m'embarbotte
Dans des traînes longues d'ici
À Dache où le Diable en ribote
Tance l'angesse à sa merci.

Qu'ai-je dit de si haïssable
Sur les marchés, sur les parvis ?
Approchez, quidams conversables,
Que chacun dise son avis !

Mais qu'ai-je dit de si horrible ?
J'ai vu se dresser des cheveux.
De vous, censeurs, j'en ai mon crible,
De vous, de vos bobards baveux.

Dis tout ce que tu as à dire,
Me dis-je, dis tes appétits,
Tes goûts, tes dégoûts, tes flots d'ire,
Tes vies d'éternel apprenti.

Dis, une fois n'est pas coutume,
Les trésors de ton âme sœur
Tantôt confite en amertume
Et tantôt confite en douceur.

J'aurai tout dit, dit le contraire,
Je suis d'un naturel taquin.
Ô mes ennemis, ô mes frères,
Je dilapide vos frusquins.

Je n'ai pas dit tous mes mérites,
Je ne supporte plus l'encens.
Versificateur émérite,
Je bataille dans tous les sens.

J'ai dit les bruissantes ramures,
Dit les enfers, les paradis,
Dit les hauts cris et les murmures.
En ai-je trop, pas assez dit ?

Peut-on tout se dire à ténèbre
Sans vraiment lâcher le morceau,
Jusqu'aux pensers les plus funèbres,
Sans remonter jusqu'au berceau ?

Ai-je dit tout ce qui me mine,
Tout ce que je passe au gros sas,
Sous silence, par l'étamine,
Le routinier et le sensass ?

Que dire encore un peu plus aille,
Encore un peu plus haut et clair ?
Que dire jusqu'aux repréailles ?
Que dire sans en avoir l'air ?

Que dirai-je au bord de la tombe,
Corps décharné, crâne chenu,
Pour peu qu'une pluie froide tombe
Et que seuls mes chiens soient venus ?

J'ai dit nos cris sur la muraille,
Nos longs et fantasques convois,
J'ai dit les fruits de tes entrailles,
Ma muse, ô ma diseuse à voix !

J'ai dit toutes mes ritournelles.
Pourquoi, me dis-je, tant vieillir ?
Jusques aux plus sombres venelles,
Je me hasarde d'y aller.

Ce que j'ai dit le redirai-je
À vos fêtes sans lendemain ?
Causer, causer, causer abrège
La peine et l'ennui des chemins.

J'ai dit des histoires immondes,
Une fleurette entre les dents,
Les plis et les replis du monde,
Et ce, tout en boulevardant.

Mais qu'ai-je dit à la sauvette,
Sur les vaniteux promenoirs,
Dans les salons, à la buvette,
Dans les fumées des cancanoirs ?

Sur le tas, j'en ai dit des tonnes,
Peut-être à travers et à tort,
Comme un forçat que l'on moutonne,
Que l'on énerve, que l'on tord.

J'ai dit le fifre, la tarole,
Le barbaresque harmonipan
Et les orphéons sans parole
Au pas de l'oie, au pas tapant.

J'aurai dit, si je ne m'abuse,
Des où, des pourquoi, des comment,
Des farces grasses de cambuse,
Des calembours de régiment.

J'ai dit, sous les dehors comiques
De mes factums interrompus,
De mes danses pantomimiques,
Toutes les affres que j'ai pu.

J'aurai dit, sans face ni pile,
Les défunts qui en disent long,
Les pauvres gens couchés en pile
Et le métromane au pilon.

J'ai dit mes trous et mes trouvailles
Depuis mes temps immémoriaux.
Comme un forcené, je travaille
Mes ramassis de matériaux.

J'ai dit mes vogues et mes vagues,
Mes bêtes et mes gens parqués,
Mes terrains vains, mes terrains vagues,
Ma clique prise au débarqué.

J'ai dit des plaintes discordantes,
Des tumultes de calicot,
J'ai dit les tenailles ardentes,
La faux dans les coquelicots...

J'ai dit de la petite bière,
Du lourd, du choisi sans bâillon
En balochant avec Corbière,
Avec Verlaine, avec Villon...

À vrai dire, à la belle étoile,
Je l'ai prise sur mes genoux,
La Beauté sans voix et sans voile,
Mais que cela reste entre nous.

Voudriez-vous qu'Arthur m'en veuille
Et que Charles me prenne au col ?
Je cueille un trèfle à quatre feuilles
Et me verse des vers d'*Alcools*.

J'ai dit les arènes, les lices,
En allant par haut et par bas ;
J'ai dit les jardins de supplices,
Sanglé, sanglant sur mon grabat.

J'ai dit tout ce qui m'alambique,
Qui triture mon vieux cerveau
Où cabriolent mille biques,
Où sabotent mille chevaux.

J'ai dit des envolées touchantes
De mon repaire de hibou.
Je beugle plus que je ne chante
Mes laisses mises bout à bout.

Ce que je dis dans ma barbasse,
Sous cape, dans mon cache-nez,
Las de vendre les calebasses,
Je vous le donne à deviner.

J'ai dit des proses sans épines,
J'ai dit des vers contumélieux
Entre deux chopes, deux chopines.
C'était le moment et le lieu.

J'ai dit, sans songer à malice,
Ce qui venait sur le tapis,
Des vérités de La Palice,
Des apostrophes de dépit.

J'ai dit, sans savoir où me rendre,
Sans savoir où j'étais rendu,
Sans vraiment chercher à comprendre,
La crainte de mes pas perdus.

J'ai dit, sans trop me compromettre
Pour éviter les altercas,
Sans même avoir recours au mètre,
Ce que l'on dit dans certains cas.

J'ai dit, mais c'est sans importance,
Mes regrets à n'en plus finir
En buvant des coups de partance.
J'en garde un aigre souvenir.

J'aurai dit, dans un style agreste,
Les plus pervers raffinements,
Sans jamais jouer de mon reste
Dans mes derniers retranchements.

J'ai dit... Je dis... Dire soulage,
Et je m'y lance à l'étourdi
Comme un plaisantin de village,
Comme un ancien ragaillard.

Ce que je dis à la légère
Devient de plus en plus pesant,
Mais peut-être que j'exagère
Le poids des mots, le poids des ans.

J'ai dit, à bannière levée,
Jusqu'aux trois quarts de ma raison,
J'ai dit mes sorgues dépavées
Et les piments de ma saison.

J'ai dit sans vouloir vous atteindre,
Sans doute des méchancetés.
Loin de moi l'idée de vous teindre,
De vous tenir à mon côté.

Je dis –esquivez mes offenses,
Vous voyez offense partout–,
Je dis vos moyens de défense,
Vos manques, vos maigres atouts.

Je dis, en tant que pamphlétaire,
Tout ce qui trouble l'air du temps.
Il n'est pas en moi de me taire,
Vous devriez en faire autant.

Je dis mes duels et mes joutes
Avec la gueule de l'emploi.
Pour bannir mon sérieux, j'ajoute
Quelques pincées de sel gaulois.

J'ai dit tout le mal que je pense
Des Marseillaise, des drapeaux
Et de toutes les récompenses
Qui trouent les culs, les cœurs, les peaux.

Mais que dire à ces républiques
Qui n'ont que faire des tréteaux,
De leurs gratte-ciel babéliques,
De leur méditante morte-eau ?

Que dire aux causeurs pour deux thunes
Qui enfourchent leurs écheveaux,
Aux gueux qui brusquent la fortune,
Aux matafians du caniveau ?

Que puis-je dire à ces brochettes
De maquereaux au muscadet,
De chevaliers de la manchette
Et de résidus de bidet ?

Que dire à ceux qui font le nombre
Dans mes fantasques bataillons,
Fols, qui courent sus à mon ombre
Et qui s'arrachent mes haillons ?

Que dire à celles qui m'aigrissent
Et qui m'obligent à choisir ?
Que dire à celles qui fleurissent,
À ces compagnes de loisir ?

Que dire sur mes quais de gare ?
Je n'ai plus rien à déclamer.
Petit à petit, je m'é gare
De ceux-là que je crus aimer.

Que dire à la plume inlassable
Qui joue du sud à l'aquilon ?
À la plume or intarissable
Qui exploite tous mes filons ?

Que dire à la plume volage
Qui vole, vole au gré des vents ?
À la plume qui n'a plus l'âge
D'être grosse sur le devant ?

Que dire à la plume vieillotte
Qui crachotte sur mes papiers ?
Va, j'en ferai des papillotes,
Des torche-culs pour les troupiers !

Que dire à la plume tenace
Qui m'entraîne dans ses combats
D'avant-garde au bas du Parnasse,
Dans ses bas-fonds, dans ses ébats ?

Que dire à la plume indulgente
Qui tire un trait sur les brocards
De mes espiègles cortégeantes
Sans jamais les mettre à l'écart ?

Que dire à la plume badine
Qui virevoussse entre mes doigts ?
Que dire à cette gourgandine,
Sachant tout ce que je lui dois ?

Que dire à la plume retorse
Qui donne à mes peineux récits
Des entourloupes, des entorses,
Qui se perd dans des raccourcis ?

Quand je dis ma turlututaine,
Tout Paname en est abreuvé.
Jusques aux vasques des fontaines,
Le Beaujolais est arrivé.

Je dis les folies de Pantruche,
Les frasques de la dame Eiffel,
Les trucs d'une faune qui truche
Sur des valse de Waldteufel.

Je dis les brumes de la Seine.
J'ai une corne et un falot,
Sur le dos, un pan de misaine.
Ne suis-je pas son matelot ?

J'aurai dit ses anges de grève,
Ses cagnards et ses tafouilleux,
Redit les longues et les brèves
De ses rimailleurs rocailleux.

Je redis – ce n'est jamais marre –,
Paris, tous tes soulèvements ;
Je suis de tous tes tintamarres...
Je besogne dans ton roman.

J'en ai dit des lais, des ballades
Entre Saint-Ger et Montparno,
Ma saison rouilleuse est malade.
Garçonne, un Byrrh ! Non, un Pernod !

J'aurai dit tous mes incendies
De cônes, d'aiguilles de pin,
Dit mon cœur, mes mains qui mendient
Sous mon manteau à la crispin.

J'ai dit, sur les pas de Sissone,
Des ha, des ho, des hop, des hon,
Embarrassé de ma personne,
Ô mon patraque accordéon !

Qu'ai-je dit à la cantonade
Pour les lauriers, pour les flonflons,
Pour les soudaines bastonnades
Entre la nuque et les talons ?

J'aurai dit, chaussé d'un cothurne
Et d'une socque, l'égrillard
De mes baguenaudes nocturnes,
Dans les embrouilles des brouillards.

Je dis à des banquettes vides,
Tout blanc vêtu comme un moulin
– Un verre d'eau, des vers d'Ovide,
Des gambades de Trivelin –,

Je dis mes colliers de misère,
Mes fers, mes boulets de canon...
Sur le jus du mois de Rosaire,
Je prêche en attrape-minon.

Je dis des odes rhapsodées ;
Je ne radote pas, vieux corps !
Avez-vous toujours dans l'idée
De me pousser dans les décors ?

Ce que je dis dans les paroisses,
Flanqué de paours, de pacants,
Afin que mes pensées y croissent,
Je l'irai dire au Vatican.

Devrai-je vous dire la messe ?
Vous n'entendez plus le latin.
Vous louez les eaux du Permesse,
Les neuf nymphes, mes roux mâtins ?

J'ai dit, dans des phrases tremblées,
Presque tout et n'importe quoi,
Tout ce qui m'emporte d'emblée,
Ce qui me laisse clos et coi.

J'aurai dit toutes mes attentes.
Quelques espoirs me sont venus.
Ai-je été dur à la détente ?
Au possible nul n'est tenu.

J'aurai dit, non sans ironie,
Tous mes chahuts, tous mes chambards.
On me traînait aux gémonies.
C'était compter sans mes clébard.

J'ai dit, j'ai dit à la passade,
Comme vous, des banalités
À des attroupements maussades,
À des escortes en gaïté.

J'ai dit toutes mes martingales,
Dit toutes mes combinaisons
Et dit les parties inégales.
Labyrinthes, ponts, puits, prisons...

J'aurai dit tout ce qui m'endêve,
Tout ce qui me fait furibond.
Vous ne m'êtes d'Adam ni d'Eve,
Vous qui crevez ma balle au bond.

J'aurai dit mes tourments d'esthète,
Mes tourmentes de tournoyeurs,
Dit mes rondes sans queue ni tête,
Dit ma rue pleine d'aboyeurs,

Et dit –y voyez-vous du crime ?–,
Sans plus, mes rêves libertins,
Tout ce qui me pousse à la rime,
À mes passe-temps enfantins.

J'ai dit toutes mes galeries
D'autoportraits au vitriol,
De nus à l'huile d'égyptes,
D'ébauches de petits mariols.

Je dis à la vieille musette
Qui, depuis toujours, bat mon flanc,
Mes pires années de disette,
Mes âges d'or, ma jappe en plan.

Je dis mes cités englouties,
Mes noyades dans un étang,
Mes impétueuses sorties,
Mes calmes plats impénitents...

Je dis mes fiévreux marécages
–Marais de boue, de jonc, de sel,
De gaz–, mes festoyants bocages,
Mes marées et leurs carrousels.

Je dis mes bordées, mes croisades,
Mes croisières, mes errements,
Mes tours, mes tournées de rasades,
Mes sauts hors de mon élément.

Je dis que plus rien ne m'épate
– Ou quelque chose d'approchant –,
Ni ma besogne en pleine pâte,
Ni mes chutes dans les plains-chants.

Je dis, parfois entre deux portes
Pour ne pas sortir de mes gonds,
Ce qui d'ordinaire m'emporte
Jusqu'à bafouiller mon jargon.

Je dis mes retours en fanfare
Et mes départs sur les chapeaux
De roues, plein pot, pleins gaz, pleins phares,
Deux cavales sous le capot.

Que dirai-je six pieds sous terre,
Entortillé dans mon linceul
Tout cousu de petits mystères,
Mes aïeux ? Enfin, enfin seul ?

J'ai dit ! Que les crochets s'y mettent !
J'ai dit ! Je veux un point final !
Que mes soudards se guillemettent
Et rangent tout mon arsenal !

Je remue des morts à la pelle,
Ce que les loups en ont laissé.
À table ! Une femme m'appelle.
On mange ! C'est midi passé.

Notes

Hoplomaque: gladiateur combattant avec une armure pesante.

Burle: plaisanterie, moquerie.

Rambaud: fils d'un chevalier de Provence qui se distingua par ses chansons et ses sirventes.

Sirvente: poème satirique, politique ou moral que chantaient les troubadours du XII^e et XIII^e siècles.

Damote: dans le parler provençal, femme qui prend des poses, de grands airs.

Félibrique: adjectif plaisant de félibréen.

Tarole: tambour au son plus clair que celui d'un tambour ordinaire. Son inventeur, Grégoire, lui donna le nom imitatif de tara qu'il changea en tarole.

Harmonipan: sorte d'orgue de Barbarie.

Contumélieux: (latinisme) qui offense, qui outrage.

Turlututaine: paroles que l'on répète sans cesse.

Trucher: mendier par fainéantise. Vieux mot.

Ange de grève: chargeur et débardeur de la place de Grève dont les crochets semblent des ailes.

Cagnard: un cagnard est un fainéant, un vagabond; le cagnard est le lieu – sous les ponts de la Seine – où se rassemblent les enfermés dehors.

Tafouilleux: homme dont l'industrie est de récupérer les objets que la Seine charrie.

Baguenaude: ancienne pièce de poésie française faite en dépit des règles et du bon sens.

Trivelin: personnage de ballet.



www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-329-6
EAN : 9782355543296

Dépôt Légal : juillet 2015

carto



Prix: 10 €

